

Eugène Grasset

Autor(en): **V.F.**

Objektyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **55 (1917)**

Heft 46

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).
Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Albert DUPUIS, succ.
GRAND-ST-JEAN, 26 — LAUSANNE
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
„PUBLICITAS“
Société Anonyme Suisse de Publicité
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE, et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.
ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du Numéro du 17 novembre 1917 : — Eugène Grasset (V. F.). — Nos vieilles chansons : Chanson de Sylvie. — A NN. SS. de Berne (E. Perret). — La crise monétaire (J. Nel). — Heures graves (L. Lambossy-de-Fuyens). — Boutades.



LE PEINTRE EUGÈNE GRASSET
à l'âge de 50 ans¹

Eugène Grasset

Notre compatriote Eugène Grasset vient de mourir à Sceaux, à l'âge de 72 ans. « Il est l'un des plus grands décorateurs et l'un des plus grands professeurs de notre époque », disait de lui le *Figaro*, quand le gouvernement français lui remit la rosette d'officier de la Légion d'honneur « Décorateur du livre, tout d'abord, et de l'affiche ; décorateur d'édifices ensuite : il a composé le vitrail célèbre de *Jeanne d'Arc*, des vitraux pour l'église de Saint-Lô, pour la cathédrale d'Orléans, pour Saint-Pierre de Chaillot, etc. Multiples sont les modèles de tapis et de tapisseries, les motifs de céramique, d'ornementation des tissus, etc., qu'il a fournis aux industries d'art. Enfin, théoricien et professeur de premier ordre : il suffit de citer son ouvrage magistral sur la plante dans la décoration, et de rappeler que comme directeur de l'école de la rue Vavin, à Paris, il forma de nombreux et excellents élèves ; son influence d'ailleurs sur toute une partie du style moderne est proclamée par les connaisseurs ».

Eugène Grasset naquit à Lausanne, le 25 mai 1845, à l'ancienne rue de la Cité-Dessous. Son père, bout d'homme à l'œil vif, était connu autant par sa toute petite voix de femme que par son talent d'ébéniste ; il faisait des meubles qui sont encore l'ornement de nombre d'intérieurs lausannois. Son amour des belles formes, il le transmet à ses deux fils. Tout écoliers, l'un et l'autre se faisaient remarquer par leur don pour le dessin. Le cadet reprit l'atelier paternel. Eugène, l'aîné, se sentait attiré irrésistiblement par les beaux-arts. A l'École moyenne, qu'il fréquenta de 1859 à 1863, ses cahiers et ceux de son inséparable ami Louis Pflüger — une âme l'artiste aussi — étaient pleins de toute sorte de croquis à la plume ou au crayon. Hors de

classe, inspiré par la vue de la cathédrale et des adorables coins de la Cité d'autrefois, il ne cessait de dessiner, pour la plus grande joie de son maître, le peintre Bocion. Mais l'art lui donnerait-il de quoi vivre ? se demandait Grasset le père. Pour orienter ses dispositions dans un sens pratique, il l'envoya apprendre l'architecture à l'École polytechnique de Zurich. Le futur décorateur avait alors 16 ans. A son retour, il fit un stage chez un architecte de Lausanne. C'est là que l'art s'empara définitivement de lui, l'art sous les traits d'un jeune homme de son âge, statuaire parisien tort habile et dont les ébauches émerveillaient Eugène Grasset. Il lâche Lausanne et l'architecture pour suivre ce prodige en Egypte.

L'Orient subjuguait notre compatriote par la magie de sa couleur ; mais il y serait mort de faim si le marquis de Bassano ne lui avait pas acheté quelques-unes de ses peintures. Cela lui permit de rentrer au pays. C'était vers 1870. Il travailla à la décoration du théâtre de Lausanne, alors en construction. L'année suivante, il modela la figure si vivante et si vaudoise du colonel Veillon, commandant des milices du canton, qui, du cimetière de la Sallaz a été transportée à la terrasse du Château. A la même époque, Eugène Grasset se rendit à Paris, qui devait lui donner la célébrité et où il a passé près d'un demi-siècle.

Bien qu'il eût acquis la nationalité française, son cœur était demeuré sur les bords du Léman. C'est avec bonheur qu'il revenait à Lausanne et montait à son quartier natal, charmant tout le monde par ses dehors simples, par la modestie sous laquelle se cachait sa vaste érudition.

En 1914, il fut chargé par le gouvernement vaudois de la composition des vitraux de notre cathédrale. Il ne put malheureusement en achever qu'un seul ; c'est la verrière ornant le fond du chœur et qui représente le Christ et saint Jean-Baptiste.

Notre Musée des beaux-arts possède d'Eugène Grasset deux aquarelles : le Château, vers 1861, illuminé par le soleil de la matinée, et une délicieuse vue de Lausanne, prise de la Caroline, où baignent dans le jour mourant les flèches de la cathédrale et de Saint-François, avec la cascade des toits de la Cité-Dessous, et les fumées qui montent de la ville basse. La première de ces œuvres est un don de l'auteur.

Ce grand artiste lausannois, à qui la gloire ne fit pas oublier la ville où il vit le jour, mérite que son nom n'y périsse pas. Elle saura, nous n'en doutons pas, le donner à l'une de ses rues.

V. F.

On ne lira pas sans intérêt, pensons-nous, les détails que voici, sur la vie de Grasset. Ce sont des extraits de deux interviews de Gabriel Mourey, dans le *Journal*, de Paris, en 1912 et de Jérôme Tharaux, dans le *Journal des Débats*, en 1904.

Commençons par ce dernier, le plus ancien en date.

Au Midi et en Orient.

M. Eugène Grasset habite, boulevard Arago, une tranquille cité d'ateliers bâtis de briques et de bois. Des tiges noircies treillissent les murs ; des touffes de neige s'accrochent aux branches comme des fleurs.

— C'est le printemps chez vous, monsieur.

— Oh ! un printemps bien irréel, mais stylisé à mon goût.

Je voulais amener la causerie sur les idées de l'artiste et ses projets ; mais ayant parlé, par hasard, de la Grèce et de l'Orient, j'émis, sans m'en douter, une foule de souvenirs chers à M. Grasset. Et dans la clarté gaie de l'atelier plein de soleil, enveloppé de son manteau et le chapeau sur la tête il me fit ce récit, qui aurait amusé Lesage et les auteurs de romans picaresques :

— Et moi aussi j'ai été en Orient ! Ah ! quel voyage ! J'étais très jeune. C'était avant 70. Mon père m'avait placé à Lausanne, chez un architecte, où je gagnais 50 fr., avec la perspective admirable d'une augmentation de 5 fr. par mois. Je travaillais là depuis quelque temps, quand un jour, dans le chantier, j'aperçus un personnage inconnu dont l'habileté tenait du rêve ! C'était un sculpteur parisien venu il y avait quelques mois, pour décorer une villa sur le bord du lac de Thoune. Il était resté en Suisse, séduit par la beauté du pays. En un tour de main il campait un bonhomme, une bonne femme, un ornement. Ebloui par tant d'adresse, je lui demandai s'il voulait de moi pour apprenti. Il m'avertit que j'avais tort d'abandonner le métier d'architecte, honorable et avantageux, pour celui de sculpteur, moins considéré et qui ne nourrissait guère son homme. Conseil inutile.

Malgré les remontrances de mon père et de mon patron, je liai ma destinée à celle du pétrisseur de pierre, mon ami, le sculpteur parisien.

L'ouvrage manqua bientôt.

— Vous savez faire un tracé, vous servir du niveau ? me demanda, un matin, mon ingénieux maître.

— Parfaitement, répondis-je.

— Alors, tout va bien. Nous partons en Egypte. Nous demanderons un lot de terrassement au canal ; et ce sera le diable si nous ne nous tirons pas d'affaire.

A Marseille, le manque d'argent nous retint quelques jours. Mon ami, qui était un rêveur étonnant et un homme du plus pratique génie, nous tira de la misère. Idée simple et artistique : par la galvanoplastie ; nous dorions des hannetons !

Enfin, nous mîmes à la voile ; mais nous manquâmes demeurer à Malte, que mon sculpteur ne voulait plus quitter, retenu par les enchantements du marsala.

Mon ami et moi n'avions plus un sou : il fallut séparer nos misères. Il partit au Caire ; je restai à Alexandrie, où la Providence vint à moi dans la peau d'un ancien zouave, frère aîné de Carolus Duran. Il était, pour le moment, secrétaire de M. Marchettini, brave homme, mais joueur, et qui ne payait pas les gens qu'il employait.

Les ouvriers italiens nous rendirent responsables, Duran et moi, de la négligence du patron : ils firent le siège de notre bureau, que nous défendions revolver au poing, et hurlaient sous nos fenêtres : « Nous ferons la Pâque avec vos tripes. » A la faveur de la nuit, je transportai, seul, dans une gargote, de l'autre côté de la rue, les papiers les plus importants, quand sous un porche un individu bondit sur moi et à la lumière de la lune, je vis un couteau sur ma tête et je reconnais Duran qui,

¹ Cliché extrait de la *Semaine littéraire*.

dans l'obscurité, m'avait pris pour un voleur. Il reconnaît sa méprise, et, épouvanté, lâche son couteau et murmure en claquant des dents : — Ah ! mon ami ! mon pauvre ami... J'allais vous assassiner... Vous ne me l'auriez jamais pardonné !

« J'éclatai de rire ; Duran tremblait encore en regardant sa lame.

J'avais fait la connaissance d'un jeune Anglais, beau, actif, charmant et joueur. Je lui donnais des leçons d'allemand ; il m'initiait à l'anglais. Rêvant toujours de rejoindre au Caire mon ami le sculpteur, je lui confiai mon désir.

— Rien de plus facile, répond mon Anglais, j'ai 20 fr. dans ma poche. Je vais au café, je joue, je gagne et je vous emmène.

Il descend. Un quart d'heure après, il criait dans la cage de mon escalier :

— Faites votre valise, Grasset. Nous partons ce soir. J'ai gagné 1,500 fr.

En wagon, ma valise neuve et qui fermait à clef attirait ses yeux.

— Voilà une valise où mes valeurs seraient à leur aise, remarqua-t-il. La mienne est vieille, pelée et ses sœurs ne sont pas sûres.

Je lui passai ma valise. A la gare du Caire, il me donna rendez-vous pour le soir : je ne le revis jamais.

Mon ami le sculpteur m'accueillit avec joie, dans une sordide mansarde, où il faisait frire pour son dîner quelques poissons sur un poêle. Hélas ! il ne pouvait rien pour moi et il m'encouragea fort à retourner à Alexandrie. Mais où trouver l'argent du retour ?

Un Anglais encore, un mécanicien cette fois, me tira d'affaire. Il conduisit la locomotive sur la ligne du Caire à Alexandrie : il me prit sur sa machine. Je jouissais voluptueusement du paysage et de ce voyage économique, quand, arrivé à Gardheia, à mi-chemin d'Alexandrie :

— Débrouillez-vous maintenant ; je ne conduis pas plus loin la machine. Impossible de vous recommander au mécanicien qui prend ma place, c'est mon plus mortel ennemi !

Je demeurai planté sur le quai, les mains derrière le dos, et fort perplexe devant ce train qui allait partir, quand je sentis un chatouillement dans la main.

— Allons, montez, voilà un billet. C'est 4 fr. 75 que vous me devrez quand vous serez à Alexandrie !

Je retrouvai Duran à l'auberge de Piropoulo.

— Que faire ? lui demandai-je anxieux.

— Pêcher, me répondit l'ancien zouave. Il me donna une ligne, un panier, et nous partîmes dans la campagne, le long du canal d'Alexandrie à Damiette. L'eau coule au-dessus de la plaine, entre deux digues : les infiltrations produisent des marécages où poussent des papyrus, des lauriers roses.

— C'est joli, dis-je.

— C'est plein de poisson, répondit Duran. Ce fut la pêche miraculeuse. Mais le marais était la propriété d'un village ; un Arabe tombe sur nous en brandissant un fusil à pierre. Duran le poursuit à coups de trique.

Retour triomphal chez Piropoulo, qui, en échange de notre poisson, nous donna du vin frais, des légumes, des fruits.

Nous vécûmes ainsi un mois dans la plus étrange auberge : le café Piropoulo était une académie de voleurs dont Piropoulo s'enorgueillissait d'être le grand maître. Honorable auberge recommandée à tous les touristes qui y seront plus en sûreté que dans la maison du chef de la police.

J'en fis la concluante expérience. Une Anglaise revenait du canal avec une malle qui avait l'air de contenir quelque argent. La malle un jour disparut. Les amis de Piropoulo se mirent en chasse ; deux heures après, ils retrouvaient la malle et remettaient aux mains de la police le seul domestique qui ne fut point affilié à leur bande, le seul honnête homme de la maison.

Je fis le portrait de Piropoulo et demeurai chez lui jusqu'au jour où des aquarelles vendues au duc de Bassano me fournirent l'argent du retour.

Je restai une année ou deux à Lausanne et je ne vins à Paris qu'après la guerre. J'ai fait des tas de choses ! des affiches, des meubles, des vitraux ; j'ai travaillé le bois, l'étaï, le fer, le papier ; j'ai dessiné, j'ai illustré, j'ai peint à l'huile et à l'eau... vers 1894, j'ai même connu la gloire !

J'ai pris des notes, ce qui sert assez peu ; j'ai imaginé beaucoup, ce qui est mieux : j'ai enseigné,

ce qui est peut-être le plus durable. Voici les épreuves d'un livre qui va paraître chez Calmann Lévy. C'est une partie du cours que j'ai tenu 10 ans à l'académie Guérin, une méthode de composition ornementale, les relations logiques des lignes aux matières que l'artiste emploie. Une vraie géométrie, la « géométrie décorative ». On pourra y intercaler des théorèmes nouveaux ; on ne démolira pas les anciens.

Il est tard. Je prends congé de M. Grasset, emportant la joie d'avoir vécu quelques heures avec un artiste de la Renaissance italienne ; car cet homme donne par l'habileté de sa main, la validité et la solidité de son érudition, la subtilité de son art et la fantaisie de son esprit, l'impression d'un ouvrier, d'un savant et d'un artiste.

Il fallait vivre.

Dans le *Journal*, Gabriel Mourey, raconte les mêmes incidents de la vie de Grasset, mais il y ajoute quelques détails intéressants, qu'il serait dommage de ne pas citer.

Au petit matin, j'ai trouvé Grasset qui débarquait à peine de la banlieue qu'il habite, dans son atelier du boulevard Arago. Il y avait quelques années que je ne l'avais vu. Ses cheveux sont devenus blancs ; sa moustache, assez forte, est presque blanche ; mais ses yeux, derrière les verres du lorgnon, n'ont rien perdu de leur vivacité et son teint est demeuré frais. Grasset, d'ailleurs, n'a guère dépassé la soixantaine.

Grasset est un causeur exquis, à la parole pittoresque, à l'ironie charmante avec des emballements soudain tout juvéniles, contrastant de la plus amusante manière avec l'allure paisible et pondérée, qui est généralement la sienne. Et Grasset m'a conté ce qu'il appelle ses années d'apprentissage.

— Je suis né à Lausanne, me dit-il, c'est-à-dire presque en France. Mon père était fabricant de meubles ; de sorte que, tout en poursuivant au Polytechnicum de Zurich de sérieuses études techniques (car mon rêve était de devenir architecte), je mis de bonne heure la main à la pâte. Excellente chose que nos décorateurs d'aujourd'hui ne font pas assez ; ce sont, dès leurs débuts, des messieurs... et des messieurs arrivés... Mais passons. A seize ans j'entraî chez un entrepreneur en bâtiment que je ne tardais pas à laisser à ses entreprises pour me mettre à la suite d'un sculpteur-modéleur-ornemaniste, un brave homme, très habile, ma foi, et très sympathique. Mais le travail vint à manquer et mon patron m'emmena à Marseille, où on lui assurait que nous en trouverions. Nous en trouvâmes, en effet, mais difficilement, car nous ne faisons partie d'aucun syndicat professionnel... De sorte que je fus obligé, au bout de peu de temps, de chercher à gagner ma vie dans un autre métier.

« Un confiseur-glacier, dont j'avais fait la connaissance, me demanda de décorer la devanture de sa boutique ; pour vingt francs, je peignis, parmi des fleurs, plusieurs bombes glacées et quelques pièces montées pour les repas de noces et de baptêmes... C'était délicieux ; mon client fut enchanté. Après quoi... »

Grasset s'interrompt, ferme les yeux, fouille dans ses souvenirs, puis reprend :

— Après quoi, un blanchisseur des environs me confia le soin de peindre sa voiture. Nous débattîmes longuement le prix ; enfin, nous fîmes marché pour 25 francs et la nourriture, à charge pour moi de fournir la couleur, mais une fois la voiture achevée, voilà-t-il pas qu'il prit la fantaisie de vouloir me faire refaire, à la colle, l'inscription de sa blanchisserie... Je refusai énergiquement et nous nous quittâmes avec froideur. « Ah ! ces artistes, ces artistes, tous les mêmes ! » se lamentait-il du ton le plus comique.

Le 66. — Jeu d'histoire suisse. (Editions « Spes », Lausanne. — C'est un jeu de société renouvelé du vieux jeu de l'« oie », un jeu instructif puisqu'il rappelle en petits tableaux qui se succèdent dans l'ordre chronologique les grandes dates de notre histoire nationale. L'idée est originale ; graver dans l'esprit des enfants les faits historiques par le moyen d'un divertissement dont les règles impliquent franchement une morale de l'histoire suisse. Le 66 intéressera à coup sûr les milieux pédagogiques et les familles de notre pays. Le jeu finit au 66 : « Un pour tous, tous pour un ! » la belle devise qu'il nous faut plus que jamais observer.

NOS VIEILLES CHANSONS

Chanson de Sylvie.



1. Charman-te Syl-vi-e ! — Servan-te, Mon-
2. Sont-ce là, Syl-vi-e, Tes a-mu-se-
3. Si ta mèr', Syl-vi-e, Ne t'en par-le
4. Cru-el-le Syl-vi-e, Tu me fais lan-
5. De l'a-po-thi-cai-re, Je n'ai pas be-



sieur ! — Que fais-tu seu-let-te De-vant ces bas-
ments ? Jeunette et jo-li-e, N'as-tu pas d'a-
pas, L'amour, jeu-ne fil-le, Ne t'le dit-tu
guir ! Es-poir de ma vi-e, Tu me fais mou-
soin, Mon cœur et ma vi-e Sont en-tre tes



lieux ? — Je fil' ma quenouillet', En gar-dant mes mou-
mant ? — Qu'est-ce que vous me dit' ? Qu'est-ce donc qu'un a-
pas ? — Qu'est-ce que vous me dit' ? Qu'est-ce donc que l'a-
rir ! — Que me faut-il fai-re, Monsieur, pour vous gué-
mains. — Qu'est-ce que vous me dit', Monsieur, je ne tiens



tons ; Quand la nuit ap-pro-che, Je rentre à la maison.
mant ? Ja-mais de ma vi-e N'en par-la la manan.
mour ? Ja-mais de ma vi-e N'ai en-tendu c'mot-là !
rir ? Chez l'a-po-thi-cai-re Que me faut-il que-ir ?
rien Que ma quenouil-let-te De rite et de fin lin.

DANSE : Deux fois quatre temps moulinet à gauche et à droite et tour de main en place.



Tra la la la la la la la, Tra la la la la



la la la, Tra la la la la la la la la.

Tontaine, tonton ! Toinon ! cherche donc ces
Malchons de melons, de citrons, de poivrons,
de blessons, de meurons, que le *bozeyron* portè
au *capiston* pour la *collation* des *pistons* au
bout du *Pont*.

A NN. SS. de Berne

Maintenant que l'hiver avec ses feuilles mortes,
Ses brumes, ses frimas, et tous ses miséreux,
Maintenant que l'hiver se présente à nos portes,
Il neige de l'angoisse au cœur des malheureux.

Aussi, je viens à vous, seigneurs puissants et sages,
Que nous avons créés,
Pour être un peu de nous, pour être nos images
En des cadres dorés.

Je viens à vous, seigneurs, confessant que vous
[êtes
Bons, éléments, indulgents et doux, et bons vivants ;
Je conviens que vous seuls savez ce que vous
[faites ;
Et que je ne suis rien qu'un jonc qui tremble aux
[vents.

Je conviens que vous seuls, ô septimat auguste,
Possédez l'infini, le réel, l'absolu ;
Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il est juste,
Qu'on manque de charbon, car vous l'avez voulu.

Nous ne voyons jamais qu'un seul côté des choses ;
L'autre plonge en la nuit d'un casier effrayant ;
Nous subissons le joug sans connaître les causes ;
Ce que nous en savons, nous suffit amplement.

Vous faites s'ébaubir, parfois, la multitude
Sur vos augustes pas,
Et vous ne voulez pas qu'elle ait la plénitude,
Ni la joie ici-bas.